

Feux

Après une maîtrise d'histoire à l'Université de Paris-I Sorbonne, et un BTS d'édition à l'Asford, Perrine Le Querrec, née en 1968 à Paris, devient chercheuse indépendante pour de nombreuses institutions comme France Télévisions, Canal Plus, les éditions du Seuil, etc. Elle vit désormais principalement de son travail d'artiste.

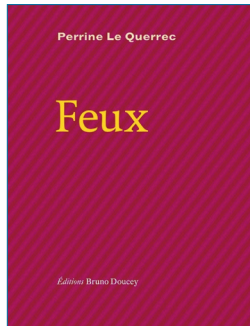
Artiste protéiforme, romancière, nouvelliste et poétesse, Perrine Le Querrec est mue par un souci de se saisir du réel, de donner à voir et entendre celles et ceux dont les voix sont passées sous silence. L'artiste déclare ainsi dans un entretien sur Diacritik¹: « Je veux les entendre mieux, je refuse de détourner le regard, ma place est absolument près d'eux, et mes mots aussi. Devant les violences et les mépris du

monde, j'élève mes barricades de mots, je construis, de livre en livre, des abris. »

Le premier de ces abris sera, en 2007, le roman au titre programmatique *Coups de ciseaux* (*Les*

Carnets du Desert de Lune), façon d'attaquer ou se défendre mais où l'on peut entendre aussi évidemment l'acte de prélèvement dans les archives. Les romans *Jeanne l'Étang* (bruit blanc) puis *Le Plancher* (*Les doigts dans la prose*), pu-

bliés en 2013, poursuivront cet effort. Perrine Le Querrec travaillera aussi des personnes vivantes. Dans *Rouge pute* (*La contre-Allée*, 2020), les femmes victimes de violence confient leurs histoires à l'artiste qui tente de faire entendre leurs voix.



Perrine Le Querrec

par
Guillaume Condello

1. <https://diacritik.com/2019/02/21/>

Feux et contre-feux

Feux, publié en 2021 aux éditions Bruno Doucey, est un des recueils de poésie où Perrine Le Querrec continue inlassablement de donner la parole à celles et ceux qui en furent privés. Ici, les femmes occupent une place (tristement) importante. *Feux* est un effet composé de poèmes plus ou moins longs, qui commémorent des épisodes dans lesquels le feu, et les rôles que l'humanité lui a fait jouer au travers de l'histoire, occupe le rôle central – et dont les femmes sont bien souvent les victimes. Le feu oscille entre espoir et destruction.

Il suffit d'ouvrir la table des matières pour constater que le recueil suit une progression plus ou moins chronologique, chaque texte n'ayant pas de titre à proprement parler, mais étant rapporté à un lieu et à une date, parfois aussi un nom ; les poèmes ont ainsi des coordonnées qui en fixent la portée et en soulignent le sens. Citons-en quelques-uns : « *Environ 700 av. J.C. et jusqu'en 394, Rome, Italie* », « *L'an I* », « *1431, Jeanne d'Arc, Rouen, France* » Certains poèmes renvoient non à des dates, mais à des périodes, parfois très larges, et embrassant encore notre présent ; ainsi « *Depuis 2500 ans Antalya, Turquie* », « *Depuis 1923, Paris, France* », ou encore le poème qui clôt le recueil (p.70), « *Depuis 1619, États-Unis* », contant une histoire du racisme encore ouverte :

regarde les hommes mourir
regarde les hommes noirs mourir
le feu jusqu'au squelette
le feu jusqu'aux poumons

L'histoire que raconte la poétesse est encore ouverte, pour le meilleur et souvent pour le pire : au-travers de cette histoire du feu, c'est une épopée fragmentée de l'humanité que Perrine Le Querrec rassemble. Chaque poème peut ainsi se comprendre comme les restes calcinés d'un moment de l'histoire où l'espoir de justice et de liberté ont brûlé : soit qu'il ait été consumé par les flammes de la répression ou de la guerre, de la violence sous toutes ses formes, soit qu'il ait brillé plus fort, l'espace d'un instant qui peut encore aujourd'hui servir de signal, de cap pour un avenir où la dimension destructrice du feu serait annulée. Sous la cendre des archives, couve encore le feu de l'espoir. Pour le raviver, en ce qui n'est qu'apparemment un paradoxe, Perrine

Le Querrec aculte les brûlures laissées aux victimes de cette folie qui s'empare souvent de l'humanité. C'est ainsi un travail de mémoire, dans la lignée de ses travaux antérieurs, qui laisse entendre des voix individuelles, célèbres ou pour ainsi dire anonymes (Marie-Louise Termet, Huguette Gaulin, Phan Thi Kim Phúc, Mohamed Bouazizi, Antonin Artaud, etc.) aussi bien que, pour ainsi dire, « collectives », certains poèmes désignant des périodes de temps plus larges qu'une vie humaine, et de vastes zones géographiques. La fonction politique que cette poésie entend tenir, en faisant retentir dans la polyphonie la voix des opprimés et surtout dans ce recueil des opprimées, est ainsi manifeste.

D'autres poèmes apparaissent dans la table des matières sans titre, ou plutôt, ce qui leur tient lieu de titre est un signe indiquant une forme de suspens, de prolongation : des points de suspension. Sans contexte historique précis, ces moments où s'arrête le cours de l'histoire ouvrent à une voix plus indécise, une méditation et une rêverie du feu, où il faut entendre le double sens du génitif, certains poèmes semblant parler pour le feu, comme si la voix la plus secrète, celle que l'histoire laisse étrangement la plus silencieuse, alors même qu'elle brille tristement au milieu de la nuit de l'humanité, étant celle du feu lui-même. Le feu, et sa domestication, est non seulement un processus hominisant, c'est aussi un instrument de transformation du monde. En ce sens, ces rêveries élémentaires du feu élargissent l'épopée humaine en l'articulant à des aperçus d'une épopée de la matière.

Le feu a donc deux visages dans ce livre. Le grand spectacle du feu est une manifestation de puissance politique autant qu'un aveu de faiblesse idéologique. Reprenant les films de propagande nazie pour les retourner par une ekphrasis poétique, Le Querrec montre dans l'autodafé hitlérien la faiblesse d'un pouvoir qui ne survit qu'à condition de brûler les livres (p.37). Mais le feu est aussi la chaleur qui permet de vivre, c'est la lumière d'un espoir qui remonte depuis le plus lointain des âges, malgré la violence des hommes (p.9) :

Au loin les chasseurs-cueilleurs
Au loin les hommes
Remettront de l'ordre/leur ordre
Celle qui a inventé le feu
Seins hanches ventre rond
Disparue à jamais

Significativement ici, ce n'est pas un homme qui anime et maintient en vie le feu de l'humanité, c'est une femme. Contrairement à certaines

visions encore présentes de la préhistoire suivant lesquelles l'homme serait responsable des inventions techniques, la femme restant au plus près de la dimension naturelle et pour tout dire animale de l'humanité, c'est cette dernière qui crée et préserve ce feu qui apporte la chaleur qui protège les corps et la lumière de l'espoir qui dissipe les ombres de la peur.

Comme dans ses ouvrages précédents, Perrine Le Querrec construit une voix personnelle qu'elle met au service de celle des autres. C'est ainsi qu'on retrouve dans le recueil des citations, parfois un peu transformées, de la parole des opprimées et des opprimés. De nombreux procédés stylistiques litaniques sont employés pour démultiplier la puissance d'empathie que le poème construit : listes, anaphores et cataphores, répétitions, etc. La poésie de Le Querrec, qu'on peut de ce point de vue qualifier de documentaire, ne recourt pas beaucoup à la métaphore, aux images, comptant sur la puissance brute du document et des faits pour émouvoir et indigner la lectrice et le lecteur face aux événements relatés. Le langage est médium pour donner à voir et connaître. La force des événements peut suffire à provoquer la déflagration. Ainsi du poème « *11 juin 1963, Thich Quang Duc, Saigon, Vietnam* » qui étale sur deux pages l'unique phrase « Un moine bouddhiste devient martyr », dans un geste litanique qui n'est pas sans écho avec celui du moine en prière, qui s'était immolé par le feu pour exprimer sa révolte.

La langue de Le Querrec est ainsi en dialogue avec l'image, au sens photographique : ainsi du poème « *8 juin 1972, Phan Thi Kim Phúc, village de Trang Bang, Vietnam* », qui fait parler le célèbre cliché de cette petite fille brûlée au napalm des bombardements étatsuniens. Le poème se fait bien souvent ekphrasis, pour redoubler par la langue la violence de l'image. Pas besoin ici de produire beaucoup d'images proprement linguistiques, la langue est ici pour redonner une voix, faire entendre, et non donner à voir : le travail de la langue doit être celui d'une sincérité dans la transmission d'une parole, il ne doit pas chercher la beauté de l'image pour elle-même, mais pour émouvoir et faire prendre conscience.

Le Querrec travaille aussi le rythme dans la disposition spatiale du texte sur la page, qui permet parfois de mimer le feu, son mouvement. On peut aussi y voir un rythme qui serait celui de la lecture (les lectures accompagnées de musique faisant partie intégrante du travail de Le Querrec), pour accentuer ou souligner un effet ; il s'agit alors de rendre l'émotion liée à l'expression des voix par le mouvement même de la lecture en chair et en os.

Magiciennes et sorcières

Le poème des pages 18-19 illustre bien les caractéristiques générales de l'œuvre et son projet. Le poème (dont le « titre », ou les coordonnées sont XIV^e siècle-XIX^e siècle, partout dans le monde) veut montrer, au travers du traitement réservé aux sorcières sous l'impulsion de la religion, la place laissée au savoir féminin dans la société. Le feu, ou les « feux » du bûcher au premier vers, s'opposent à ceux de la joie et de la connaissance.

Dans un mélange de distance et de proximité avec l'archive, Perrine Le Querrec pastiche le langage judiciaire (« audit lieu ») pour montrer la folie religieuse. Car c'est bien un travail sur le langage que mène ici Le Querrec : la « magicienne », terme neutre, est devenue une « sorcière », terme péjoratif. Ce processus de redéfinition par la religion est mis en lumière par le rejet à la ligne, suivi d'une tabulation, du nouveau nom donné à la magicienne – comme pour imposer un temps de réflexion à la lecture.

À appellation différente, traitement différent. La magicienne est celle qui possède un savoir, elle est « La femme qui guérit, la femme qui étudie », elle est sage : le savoir de la femme (un savoir sur les corps, qui permet de donner la vie) est disqualifié par sa requalification en sorcellerie. C'est que « la religion s'établit », et pour ce faire elle a besoin de supprimer toutes les formes de savoirs traditionnels, exercer un contrôle accru sur les corps et les âmes : les magiciennes sont une concurrence redoutable. Le feu du savoir, qui brûlait dans l'âtre des magiciennes, devient feu démoniaque pendant le sabbat des sorcières. La « femme/libre » ne l'est plus, les feux allumés par la religion sont des « contre-feux », ce qui montre bien qu'il s'agit ici d'une guerre, idéologique et théologique, contre les femmes.

Après l'évocation des femmes libres, le poème se clôt sur une citation, la parole des inquisiteurs invitant à les brûler vives – non sans au préalable les avoir réduites, par le langage, à moins encore que des sorcières, des êtres moins qu'humains : des monstres.

Le poème de la page 19 s'ouvre comme une sorte de blason inversé, nommant, dans le chemin montant de la flamme, chacune des parties du corps de la femme, et montrant par la répétition en fin de vers du même mot, l'horreur de l'immolation par le feu. La description ralentit,

comme dans une sorte de gros plan cinématographique, au niveau du visage, accentuant l'effet dramatique :

Les pieds incendiés
Les mollets incendiés
Les cuisses incendiées
Le sexe incendié
Le ventre incendié
Les bras les mains incendiés
Les seins incendiés
Le cou incendié
La peau la chair incendiées
La bouche la langue le cri incendiés
Les yeux les larmes incendiés
Le regard brûlé

Au travers de ce corps, c'est « L'esprit la connaissance », comme l'annonçait déjà le poème de la page précédente, qui sont ainsi incendiés, dans « La sorcière/Au bûcher », il faut en réalité voir « La femme vive/Brûlée ». L'inversion ici de la locution « brûlée vive » en « vive brûlée », avec le rejet au vers suivant, souligne malgré tout ce feu vital de la femme que le bûcher ne peut brûler, ce « cri incendié » que Le Querrec fait entendre à nouveau.

Le poème se clôt sur un texte en prose, de police plus réduite, comme une citation d'un manuel pour la bonne confection d'un bûcher. Il faut accumuler les matériaux « jusqu'à hauteur de femme » – et non, comme le voudrait la locution, « à hauteur d'homme ». Les raffinements atroces de la torture sont détaillés : bois vert pour asphyxier la victime, poudre à canon sur la poitrine, etc. Même les procédures du retentum, consistant à abrégier les souffrances de la victime en la tuant plus brièvement, sont d'une singulière violence : étranglement, coup sur la tête, croc dans le cœur, ces gestes d'humanité sont inhumains. Ils doivent, de surcroît, être accomplis de telle sorte que le public ne puisse les voir : la foule violente semble vouloir son spectacle violent.

La froideur et la simplicité de la phrase, dans ce paragraphe en prose, font ainsi contraste avec l'horreur de ce qui est décrit. Le procédé, mimant la distance et l'insensibilité de l'archive, rend paradoxalement vivant le sentiment d'injustice qui nous anime face à ces événements – et la poésie de Le Querrec combat ainsi le mal au présent, dans le sexisme toujours ardent sous les cendres du passé.

Pistes pédagogiques

Un foyer de récit

Puisque Perrine le Querrec interroge les relations texte-image dans sa démarche créatrice, l'enseignant demande aux élèves de rechercher une illustration (œuvres picturales et photographiques) pour un certain nombre de poèmes qui évoquent explicitement un moment donné de l'Histoire. On pourra comparer ces recherches avec la vidéo liée à *Feux* disponible sur le site de l'autrice.

Un exercice d'écriture peut alors être engagé : les élèves écrivent un texte sur un moment historique de la chronologie universelle. Des poèmes extraits de *Feux* sont choisis pour les aider à prendre conscience de différents moyens d'expression poétique.

En ouverture culturelle, les élèves font des recherches sur les divinités et les mythes liés au feu dans les cultures européennes (le mythe de Prométhée) et extra-européennes (Agni en Inde). Ces recherches permettent de poser la réflexion sur les valeurs symboliques du feu.

Un feu polymorphe

La dernière page de *Feux*, sur fond noir, rassemble un ensemble d'expressions contenant le mot « feu ». Elle permet d'élaborer différentes activités sur les dénominations et les connotations du terme. On peut aussi envisager de parcourir le recueil en relevant les termes qui constituent son champ lexical.

La première page du livre contient deux énumérations constituant une riche typologie des feux contenus dans le livre. Les élèves parcourent l'intégralité du recueil et questionnent chaque texte en se demandant quel(s) type(s) de feu il met en scène : « feux politiques / feux de religion... », « des feux autoritaires, des feux de dictatures... ». L'intérêt de ce parcours n'étant pas d'obtenir un classement définitif de chaque texte mais de susciter à l'intérieur des groupes de travail le débat interprétatif qui correspond aux premières affirmations du livre : « La page n'est jamais un espace fermé / La poésie n'est jamais un espace fermé ».

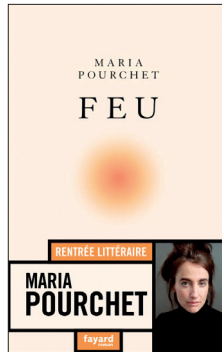
Perrine le Querrec propose sur son site la captation d'une lecture qu'elle a donnée de *Feux* en compagnie du contrebassiste Ronan Couty. La diffusion de cette vidéo engage une réflexion sur la lecture à voix haute des textes poétiques et le choix de l'accompagnement musical. On conduit les élèves à s'interroger d'abord sur la mise en voix de certains textes dont la mise en page est particulière (par exemple p. 10, p. 39, p. 57). Puis, dans le cadre d'un travail en groupes, les élèves élaborent un projet de lecture publique de *Feux* : Ils sélectionnent un certain nombre de poèmes et proposent un accompagnement sonore.

Site web de Perrine le Querrec, [ici](#).

par
Stéphane Cozette

Œuvres écho

Portrait de la jeune fille en feu, long métrage de Céline Sciamma, 2019



Feu, roman de Maria Pourchet, 2021, Éd. Fayard



Burning Monk, photographie de Malcolm Brown, Prix Pulitzer 1963